

PRENDRE LA PAROLE POUR EXISTER.....	2
LA PAIX SOCIALE, C'EST LA GUERRE	4
LES SYNDICATS, C'EST DU BIDON	7
COUP POUR COUP	8
S'ORGANISER POUR GAGNER.....	10
S'UNIR, C'EST VAINCRE.....	10
MATERIALISER LES FRONTIERES POUR S'ARMER .	17
MATERIALISER LES FRONTIERES DE CLASSES POUR S'EN LIBERER.....	19
MATERIALISER LES CONTOURS DES TRIBUS MODERNES POUR LES UNIFIER.....	23
MATERIALISER LES FRONTIERES ENTRE LES IDEES POUR SORTIR DU CYNISME	25
MATERIALISER LES FRONTIERES ENTRE L'ALTERMONDIALISME CITOYENNISTE ET L'ALTERMONDIALISME DE COMBAT POUR NE PAS SE FAIRE AVOIR UNE FOIS DE PLUS.....	27
VAINCRE LA FASCISATION ET LE FASCISME.....	30
LE FASCISME FRUIT DU CAPITALISME.....	30
LUTTER CONTRE LE CAPITALISME POUR LUTTER CONTRE LE FASCISME	34
PROGRAMME POUR TOUT UN CHACUN	39

PRENDRE LA PAROLE POUR EXISTER

Ce sont toujours les mêmes qui ont la parole. Et c'est d'autant plus flagrant dans les collectifs où il n'y a soi-disant pas de « chefs ».

Pourquoi ? Parce que, c'est vrai, il y en a qui ont plus d'expérience, qui ont plus étudié l'histoire des luttes, il y en a qui savent plus.

Mais ils doivent le dire, et donner la parole. C'est leur job : donner la parole.

Seulement voilà quand il n'y a officiellement plus de « chefs », ceux-ci sont cachés. Ils prennent la parole, la conservent, et ne la donnent pas : soi-disant il n'y a pas de « chef » !

La parole il faut oser la prendre : pour cela on a besoin de gens plus déterminés, plus carrés que les autres. Et la parole il faut oser la donner : pour cela on a besoin de dire clairement que la démarche c'est de prendre la parole pour la donner, pour faire parler ceux qui justement ne la prennent pas d'habitude.

Et la parole, il ne faut pas seulement que ces gens la prennent, il faut aussi qu'ils la gardent. Pour qu'ils se transforment eux-mêmes en des gens capables de donner la parole à d'autres encore, qui eux-mêmes vivront par la suite le même processus, et cela jusqu'à ce que tout le monde soit capable de s'investir démocratiquement avec les autres. C'est justement cela la démocratie. La démocratie n'est pas une forme, c'est un contenu. Ça aussi c'est le point commun entre les anarchistes et les bourgeois : ils disent aux gens « vous êtes libres de parler », mais ils ne vont pas les chercher pour qu'ils parlent. La seule différence est que les bourgeois ne veulent PAS que les gens parlent et se parlent, et que les

anars prétendent soi-disant le vouloir (mais leur pratique, c'est d'attendre. Attendre le Grand Soir.)

Prendre la parole et la garder, c'est le grand problème des luttes sociales. Car la mémoire sociale se perd ; une fois la lutte finie, personne ne conserve des archives, personne ne relie ces luttes passées à celles du futur. Cela aussi cela doit changer. Il s'agit de se rappeler ce qui s'est passé, pour mieux lutter après. A quoi sert donc de répéter mille fois les mêmes erreurs ? D'autant plus qu'il y en a qui ont intérêt à ces erreurs, qui vivent socialement et politiquement de ces erreurs.

Cela, c'est la nature de la social-démocratie. Car les socialistes, eux, ont de la mémoire ; ils savent à quel moment il faut prétendre mettre de l'huile sur le feu et à quel moment dire « stop » avec le maximum de crédibilité.

Le résultat, c'est aussi le fascisme. Les intellectuels de gauche fantasment encore sur décembre 95, pendant ce temps-là le prolo galère, se sent perdu et acculé. Là aussi, donner la parole prend tout son sens. Si l'on veut que le prolo PMU et que le jeune galérien de la cité cessent d'être des images d'Épinal d'une société version Sarkozy, alors il faut lancer la lutte, car ce n'est que dans la lutte que l'on voit qui est de quel côté de la barrière.

Et la barrière, il faut la fixer. Cela veut dire : qui est pour la paix sociale, qui est contre ?



LA PAIX SOCIALE, C'EST LA GUERRE

Pourquoi les socialistes poussent-ils autant de protestations ? Parce qu'ils défendent les intérêts des gens ? Non, leur argument, ils le mettent même en avant : les mesures libérales nuisent à la paix sociale.

Les négociations collectives, ce n'est pas un argument démocratique, c'est le refus de pousser les revendications sociales à fond, c'est le refus de pousser les gens à être eux-mêmes.



Soyons clairs : prendre la parole ne suffit pas, pas plus que de dire qu'il faut la prendre. Les plus peureux, les plus opprimés, ne la prendront que lorsqu'ils se sentiront forts, et ils ne se sentiront forts que lorsqu'ils auront vu des exemples, de nombreux exemples.

Des exemples pas forcément victorieux. Les gens ne sont pas des lâches. Mais ils veulent savoir pourquoi ils se battent, ils veulent être sûrs de ce pour quoi ils se battent.

C'est pour cela que les anti-pubs ont été autant suivi. Parce que les gens qui ont participé aux actions, qui les ont eux-mêmes organisés, savaient pourquoi ils le faisaient, comment ils le faisaient.

C'est aussi une marque de faiblesse. Une preuve de manque de confiance en une perspective sociale qui aille plus à fond dans la critique de la marchandise. Parce que la critique

Oser lutter

de la pub, une bonne centaine d'année après « Le Capital » de Karl Marx, trente ans après mai-juin 68, ça fait quand même un peu léger.

Mais le principe est là : là où il est possible de vaincre ; en sachant que cela est juste, les gens luttent. C'est valable pour tout le monde : des jeunes casseurs venant piller les magasins lors des manifs anti-CIP, aux anti-pubs critiquant la mise en avant de ces marchandises.

Opposer les deux initiatives n'a pas de sens. Ce qui compte, c'est partir que la société capitaliste rend tout le monde malade. Cela veut dire être clair là-dessus et refuser toute forme de paix sociale.



LES SYNDICATS, C'EST DU BIDON

Se syndiquer, ça peut être important. Parfois c'est l'unique moyen de se défendre. Mais pour attaquer, le syndicat ne sert à rien. Car le syndicat est lié à tous les niveaux à l'entreprise capitaliste auquel il participe. Son fonctionnement est bureaucratique, que ce soit à la CGT et ses hiérarchies infinies à la CNT où l'on ne peut rien faire, même pas casser une vitre, sans que cela n'ait été voté.

Et il y a pire. Le syndicat accepte la division du travail. Celui qui est un employé de bureau pour le patron reste un employé de bureau pour le syndicat.



Oser lutter

Mais la division du travail, on l'emmerde. Si l'on veut vivre autrement, alors il faut casser les définitions du système. Fini les hétéros, les homos, fini les employés administratifs, les cadres, les manœuvres !

Le syndicat accepte la division, partant de là il reproduit le système.

Il y en a qui contourne le problème en parlant de syndicat « interco. » Seulement sauter au-dessus des « corporatismes » n'a pas de sens : ce qu'il faut c'est dépasser le travail lui-même.

Voir ce que les gens font, au-delà de leur travail. Dans la logique syndicale, il n'y a pas d'artistes, pas de musiciens, pas de peintres.

Voir ce que les gens sont PAR LEUR TRAVAIL justement aussi. Un ouvrier, de par sa situation, ira jusqu'au bout s'il s'engage ; l'étudiant fils à papa sera lui bien plus prompt à tout lâcher.

Lutter, c'est accepter la division en classe pour la dépasser.

COUP POUR COUP

Soit on dit que l'organisation du travail dans le système capitaliste est juste, soit on dit le contraire. Si on dit le contraire, alors il faut assumer de construire autre chose. Et de construire autre chose TOUS ENSEMBLE.

C'est cela le principe de rendre coup pour coup, de répondre à l'Etat dès que l'un d'entre nous est attaqué. C'est lorsqu'on se bat pour des causes qui a priori ne nous concernent pas que l'on apprend des autres, sur soi-même et sur les autres. En réagissant à chaque attaque de l'Etat ou des entreprises – contre des ouvriers, des lycéens, des employés, des gays, des lesbiennes, des teknoïdes, et la liste est infinie – on unit ce qui peut être uni, on échange des expériences, on

montre les points communs et on construit des points d'ancrage pour une autre société.

Mais cela veut dire taper et taper fort. Lorsque l'Etat a interdit les raves et que les collectifs de sounds-systems se sont engagés dans des négociations, ils ont non seulement trahi la lutte de tous les autres gens attaqués par l'Etat, mais ils se sont en plus trahis eux-mêmes. Car pris séparément, personne n'a le rapport de force suffisant contre l'Etat.

Et l'on ne conserve pas son intégrité en s'injectant de la Sarkozite dans les veines.

Quelques grands sounds-systems ont pu tenir. Mais les autres ? Et quel esprit pour du son surveillé par des uniformes ?



S'ORGANISER POUR GAGNER

Tout seul, on ne peut rien. Et si l'on arrive parfois à faire quelque chose, la répression est immédiate, disproportionnée. Combien d'individus se sont révoltés au lycée et ont été immédiatement « calmés » par l'administration ?

Parce que dans les boîtes, la rébellion, sauf exception, elle n'est pas possible. Le risque est trop grand. Ouvrir sa gueule, c'est devoir être le premier à prendre la porte le jour où ils décident de virer.

Alors les méthodes doivent changer. La lutte ne doit plus rester vague : on doit savoir ce que l'on veut gagner. Le temps. L'argent. Saboter les cadences, pour prendre le temps de vivre, même là où l'on travaille. Faire payer aux employeurs le temps extorqué dans les transports. L'argent volé par les propriétaires. L'argent volé par les supermarchés.

S'UNIR, C'EST VAINCRE

Tout seul on ne peut rien, ensemble on peut tout. Et on est pas obligé d'attendre des mouvements comme décembre 95 pour cela. Il n'y a que les trotskystes pour dire qu'il faut attendre, attendre avant d'agir. On ne lance pas un mouvement quand il est déjà lancé. On ne fait pas une action quand tout le monde la fait tout le temps.

Agir, c'est justement frapper là où ça fait le plus mal, pour faire ce qui est le plus efficace. Les actions anti-pub ne marchent plus car les attroupements sont trop visibles par les flics ? Quelques petits groupes bien répartis sont une réponse adéquate, à condition que leur coordination soit efficace. Cela veut dire que l'on connaisse les différentes formes d'organisation qui existent.

Même quand on n'est pas organisé, on est organisé. Sans le savoir. Car que l'on lutte ou pas profite à certains ou à

d'autres. Dans une grève, être dans un syndicat ou dans un comité de lutte change beaucoup de choses, même si l'on ne fait pas grand chose.

En période de calme, mener une résistance, même infime, seul ou pas, change tout.

Parce dans les luttes sociales, tout a un écho beaucoup plus important qu'on ne le pense a priori. En raison de la lutte des classes.

Ce qui paraît insignifiant pour soi peut être compris comme un symbole, comme un appel par d'autres. Un graffiti peut susciter une vocation, une prise de conscience. Le moindre acte de résistance renforce le principe d'oser lutter, et d'oser vaincre.

Personne ne résiste spontanément. Résister, cela s'apprend ; être victorieux, cela s'apprend aussi. Cela s'apprend dans la résistance à plusieurs, la résistance collective, à travers beaucoup d'expériences et aussi beaucoup d'échecs.

Echouer est une bonne chose : cela prépare la prochaine victoire. Capituler, par contre, n'apporte jamais rien. On ne gagne jamais du premier coup, ou rarement. Par contre, qui ne tente rien n'a rien.

C'est pour cela que la manière dont on s'organise est importante. La lutte et son contenu doivent être impérativement liés : on ne peut pas mettre en commun son expérience, ses envies, ses luttes, si la manière de le faire ne contribue pas à renforcer ces expériences, ces envies, ces luttes.

Les modèles d'organisation suivants sont incontournables : quoi qu'il arrive lorsqu'on lutte on aboutit à tel ou tel modèle.

Le modèle d'organisation anarchiste

Groupe A ----- Groupe B ----- Groupe C ----- Groupe D

L'union se fait sur la base la plus large, autour de quelques principes ; aucun groupe ne fait ou dit quelque chose ne correspondant pas aux idées des autres groupes qui ont chacun leur interprétation très différente des principes.

Modèle dit « synthésiste ».

Avantage : n'importe qui peut grosso modo rejoindre la structure en acceptant simplement les principes.

Exemple : permanence du courant anarchiste en France au sein de la Fédération Anarchiste, regroupant des groupes aux interprétations les plus opposées de l'anarchisme (pro lutte de classe, anti lutte de classe, etc.)

Défaut : quasi impossibilité de bouger au-delà de l'interprétation la plus acceptable possible des principes.

Exemple : impossibilité de mener une action ou de prendre position si tout le monde n'est pas d'accord.

Le modèle d'organisation communiste libertaire

Groupe A ----- Groupe B ----- Groupe C ----- Groupe D

L'union se fait sur une base plus restreinte, avec un programme minimum ; aucun groupe ne fait ou dit quelque chose ne correspondant pas aux idées des autres groupes.

Modèle appelé aussi « plate-forme d'Archinov ».

Avantage : l'existence d'un programme empêche une paralysie due à trop d'ouverture.

Exemple : capacité d'intervention sociale des communistes libertaires.

Défaut : la coordination prend vite une tournure bureaucratique en raison du roulement systématique des responsabilités. Impossibilité de former des cadres.

Exemple : attraction systématique vers des structures plus larges en raison de la tendance non retenue à l'action pour l'action.

Le modèle d'organisation trotskyste

Comité Z

Groupe A ----- Groupe B ----- Groupe C ----- Groupe D

+ alliance entre individus des groupes

L'union se fait sur une base plus restreinte, avec un programme minimum décidé tous les deux trois ans lors d'un congrès ; droit de tendance reconnue entre individus membres des différents groupes, mais obligation de suivre les décisions de la majorité représentée par un comité.

Ce modèle est un croisement entre l'interprétation trotskyste du léninisme et le modèle d'organisation social-démocrate.

Avantage : la capacité d'unir diverses tendances d'une idéologie très ouverte.

Exemple : capacité d'intervention sociale des trotskystes.

Défaut : domination complète de la vie interne sur l'esprit des membres ; esprit de chapelle (gagner des gens pour mon syndicat, la tendance de mon syndicat, mon organisation infiltrant le syndicat, ma tendance dans mon organisation, etc.)

Exemple : scission systématique, expulsion, excommunication, au sein de la LCR.

Le modèle d'organisation autonome

Espace de discussion

Groupe A ----- Groupe B ----- Groupe C ----- Groupe D

L'union se fait autour d'un thème d'action ; chaque groupe est complètement autonome et fait ce qu'il veut. Dans certains modèles les groupes organisent des rencontres permanentes (dans des AG, des revues, des réunions secrètes) de leur représentants afin de coordonner les actions et de débattre des thèmes.

Modèle repris de l'autonomie ouvrière italienne des années 1970.

Avantage : formidable capacité d'action. Chaque groupe fait écho aux autres.

Exemple : campagne contre les prisons, les expulsions.

Défaut : ne marche que si une vague sociale porte la naissance des groupes. Autonomie absolue des groupes. Pas de liaison systématique le plus souvent.

Exemple : l'effondrement du mouvement autonome italien devant la répression dans les années 1970 et du mouvement autonome allemand dans l'action pour l'action à la fin des années 1980.

Le modèle d'organisation mao

Comité de liaison

Groupe A ----- Groupe B ----- Groupe C ----- Groupe D

L'union se fait autour d'une pratique sociale précise ; chaque groupe est autonome dans son action mais rapporte ses résultats à un comité de liaison qui fait passer le tout de groupe en groupe, synthétisant et re-balançant aux groupes. Dans certaines situations le comité de liaison assume l'orientation des groupes (campagnes urgentes, répression, etc.)

Modèle repris sur les Partis Communistes de Russie et de Chine.

Avantage : débat démocratique interne, clarté des positions, échange systématique des expériences.

Exemple : la continuité des communistes dans les expériences sociales révolutionnaires en Russie et en Chine.

Défaut : développement systématique de deux lignes (une rouge une noire)

Exemple : victoire des « révisionnistes » Khrouchtchev et Deng Xiao Ping en URSS et en Chine.

MATERIALIZER LES FRONTIERES POUR S'ARMER

Une contradiction, c'est quoi ? C'est quelque chose qui a deux aspects. Or, justement, toute chose a deux aspects.

On avance pas sans contradictions, gommer la contradiction c'est ne pas avoir compris qu'elle est inéluctable et que c'est elle qui nous fait progresser aussi bien individuellement que collectivement. Donc au contraire il faut renforcer la contradiction, quitte à aller jusqu'à l'antagonisme et permettre ainsi son dépassement !

De déceptions en injustices, de régressions en défaites... Les dirigeants de la gauche institutionnelle ont cru qu'il fallait s'unir pour gagner ... le résultat de la gauche plurielle donne la mesure de la pertinence de l'analyse : la gauche est ratatinée et le FN prend le pouvoir.

Aujourd'hui, le PS et les verts, LO et la LCR, Le « PCF » recommencent la même erreur, une erreur tellement grosse qu'on en vient parfois à se demander si la gauche institutionnelle n'est pas résignée au fascisme.... Comme dans l'Allemagne des années 1930, où seuls les communistes allaient à l'affrontement.

Or l'alternative c'est eux ou nous : « la gauche pour de vrai » ou le fascisme or l'union des partis institutionnels ne peut se faire que sur des compromis et sur une plateforme sans vrai projet ... exactement ce dont personne ne veut plus.

Ensuite, ce gommage des limites, ce refus de la différence, ce refus de l'affrontement idéologique à gauche correspond très exactement au gommage des frontières voulu

Oser lutter

par la grande bourgeoisie : gommer les frontières, rendre invisible la division entre les riches et les pauvres, cacher les leviers du changement, confondre tout pour faire progresser le cynisme et l'apathie, faire en sorte que tout se ressemble, que tout ait l'air d'avoir la même valeur.



POUR LE COMMUNISME

La chute du mur de Berlin est le symbole très fort de la dissipation, non pas simplement (et temporairement) du communisme, mais des limites qui existent entre l'apparence et la réalité.

On dit le peuple sans repères... La gauche institutionnelle nous a fait son numéro de cirque dans les

Oser lutter

année 90 sur la question de la quête de sens du social... Sans comprendre que le sens politique passe par la matérialisation des frontières d'idées... Ainsi tout ne se vaut pas, tout n'est pas égal.

En s'unissant abusivement les gauches institutionnelles font juste preuve du nihilisme qui accompagne tranquillement la montée du fascisme dont la grande bourgeoisie se nourrit...

Elles font juste preuve indirectement de cynisme alors même qu'elles prétendent l'inverse. On doit prendre conscience que les frontières unissent autant qu'elles divisent... ça c'est dialectique ! Mais ni le PS, ni les verts, ni le « pcf », ni lo, ni la lcr, ni les anar ne semblent ou veulent le comprendre.

MATERIALISER LES FRONTIERES DE CLASSES POUR S'EN LIBERER

Tribus unifiées contre grande bourgeoisie.

La lutte des classes c'est le fruit de l'antagonisme entre les intérêts de la Bourgeoisie et ceux de la classe ouvrière, l'ensemble des masses populaires. Et c'est vrai que ces intérêts sont résolument contraires, l'employeur a intérêt à payer le moins possible ses salariés, à leur donner le moins de congés, le moins d'avantages alors que les salariés eux ont intérêt à l'inverse.

Cet antagonisme est un principe essentiel, ceux qui sont du côté du peuple, des petits, des opprimés, des exclus, ou ceux qui se battent à leurs côtés savent que la lutte des classes est partout, elle est dans l'antagonisme entre le patron

Oser lutter

et les ouvriers, elle est dans l'antagonisme entre le propriétaire et les locataires, elle est dans le rapport entre l'homme et la femme, elle est dans l'antagonisme entre ceux qui sont au pouvoir et les administrés, elle est entre les riches et les pauvres, les riches et les immigrés ...

Pourtant la quasi totalité de la gauche a abandonné le principe, le PS, le PCF, Les Verts croient que c'est un vieux concept, ils disent :

« Les classes sociales n'existent plus. »

Cet argument est complètement aberrant car objectivement, il existe différentes catégories sociales, des ouvriers, des employés, des artisans, des commerçants, et des grands bourgeois... Dire que les classes sociales n'existent plus revient à nier l'existence de ces catégories, et revient à nier que leurs intérêts sont distincts.

Et pire, leur négation des classes sociales va de pair avec un corporatisme forcené, du type : négociation branche par branche, pas à pas, syndicat local, etc. Leur logique c'est :

« Les différents membres de la société peuvent coopérer, progresser ensemble. »

Cet argument est erroné, la grande bourgeoisie ne peut pas et ne veut pas coopérer avec les autres catégories sociales. Elle veut les utiliser.

Elle s'organise au quotidien pour s'isoler du reste de la société : Voit-on les milliardaires épouser les pauvres ? Voit-on les riches mettre leurs enfants dans les écoles de banlieues ? Voit-on les riches partager leurs richesses ?

Peut-être dans les films, mais pas dans la réalité. Dès lors, prétendre que les différentes couches de la société peuvent coopérer revient uniquement à refuser de voir que les Bourgeois organisent leurs intérêts de classe contre le reste de la société.



« *L'analyse marxiste a montré ses limites* » est un autre classique.

Mao et Guevara affirmaient que la révolution dans le monde prendrait une bonne centaine d'années, car elle concernait l'humanité dans ce qu'elle a de plus profond.

Rien ne va jamais en ligne droite. La bourgeoisie a mis plusieurs centaines d'années à battre et définitivement écraser l'aristocratie, comment penser sérieusement que le capitalisme pourrait être aboli en quelques années ou par un changement électoral ?

Dire que la lutte des classes est un vieux concept c'est jeter le bébé avec l'eau du bain. Comme ci, par exemple, la pauvreté, la misère, l'exploitation avait disparu le jour où le mur de Berlin est tombé ... c'est un raisonnement stupide, un argument purement formel, qui ne vise qu'à renforcer le poids de la social-démocratie.

Et les autres, qui reconnaissent la lutte des classes ? Ils la réduisent à un affrontement entre riches et pauvres, à du quantitatif, sans voir la question de la qualité, de la nature d'un AUTRE projet social.

Toute une partie du courant anarchiste et une certaine partie résiduelle du « PCF » prétendent avoir conscience de ce que représente la lutte des classes.

Mais que font-ils ? Ils ne posent jamais la question de la propriété, ils ne s'intéressent qu'aux postes dans les entreprises, avec les mêmes définitions que l'ANPE.

Un étudiant est un étudiant, que sa famille soit ouvrière ou pas, un employé est un employé, même s'il est propriétaire de plusieurs appartements, une fille de bourgeois est une bourgeoise, même s'il a une culture techno et refuse les schémas commerciaux.

Les masses populaires, c'est objectivement l'ensemble de celles et ceux que la grande bourgeoisie exploite ou opprime, c'est à dire le peuple dans son entier et dans sa diversité. Depuis les femmes, en passant par les employés, depuis les teuffeurs en passant par les internautes non commerciaux, depuis les banlieusards en passant par les rurbains, depuis les novox en passant par les sans papiers, depuis les handicapés en passant par les malades, depuis les gays en passant par les transexuels, depuis les bretons en

passant par les basques ... au travers des 10 000 Tribus qui composent les gens de toute l'Europe capitaliste.

Nous disons simultanément que la lutte des classes se justifie objectivement du point de vue de l'existence d'une classe ouvrière contre la bourgeoisie et subjectivement du point de vue de l'existence de Tribus à unifier.

MATERIALISER LES CONTOURS DES TRIBUS MODERNES POUR LES UNIFIER

L'analyse marxiste est la seule théorie révolutionnaire ; il n'y a pas des marxismes mais une théorie révolutionnaire. Cela signifie que le marxisme n'est pas à réinventer, quand on est du côté des masses populaires, on y est ! point barre. Deleuze ou Foucault, Bourdieu ou Negri ont cru pouvoir trouver des nouvelles perspectives, mais leur œuvre reste une création d'intellectuels à destination des intellectuels. Le marxisme, c'est la révolution, le reste n'est qu'une dispute d'alcôve.

En revanche la méthode doit sans cesse s'adapter, c'est un apport essentiel du maoïsme que d'avoir montré qu'on ne faisait pas la révolution en Chine comme en Russie. Et bien nous pensons qu'on ne fait pas la révolution en 2004 en Europe comme elle s'est passée en 1917 en Russie.

En outre, la société industrielle s'est établie au XIXème siècle sur le modèle de la prison. L'école, l'usine, l'hôpital se sont bâtis sur le modèle de structure type prison (lieux en forme de boîtes définis en termes de temps et de lieux).

Or la société actuelle se développe sur l'éclatement de ces modèles ; l'école c'est toute la vie (formation continue) et c'est par correspondance, par internet (éclatement de l'unité

Oser lutter

de temps) ; le travail fixe en usine en un seul endroit a laissé la place à l'usine partout du précaire ultra mobile, au télétravail, au travail intérimaire, au travail des cadres (à la maison) etc. (merci la flexibilité absolue sous prétexte des 35 heures, justifiée par la volonté des bobos de consommer plus !).

Mais l'oppression est toujours là ; par la régulation, par le contrôle indirect, par les mots de passe, par les mouchards, par la pression indirecte.

Combattre la société-prison passait par l'organisation directe de la classe ouvrière, et la méthode était assez facilement identifiable : coordonner le syndicat, le parti et le mouvement social.

En 2004 cela se complique : comme tout est éclaté, le combat est plus complexe, comme le contrôle est « régulateur » le combat est moins frontal. Cela ne veut pas dire qu'il est moins radical ou moins dur, cela veut dire qu'il suppose de penser une méthode qui colle à la réalité de notre société.

Car comment considérer les salariés qui dans les pays du Maghreb ou en Irlande s'occupent du phoning ou de la hotline d'entreprises capitalistes (européennes) ?

Les impérialistes contournent les exigences des masses ICI en profitant des dictatures politiques des néo-colonies pour s'installer : wanadoo pour ses appels du dimanche ou sa gestion relation clients, Quelle et la Redoute pour les appels de nuit, SFR pour son service d'annuaire express....

C'est en cela que nous sommes les héritiers sans réserve de Mao : parce que nous d'adhérons à 100 % à la

Oser lutter

théorie marxiste en nous adaptant totalement aux conditions de notre époque.

L'organisation de la « lutte » contre la société inégalitaire d'aujourd'hui, passe par la fédération des tribus, des communautés, des minorités. La lutte est à construire à partir des groupements sociaux parce que précisément les partis et les syndicats institutionnels ne correspondent plus ou mal à cette transformation de l'oppression - le passage de la société « boîtes » à la société « diffuse. »

De là, ce sont les Tribus modernes, la liste sans fin des tribus modernes qui coexistent côte à côte sans se connaître. Les squatts dans les quartiers populaires, les homos des cités, les hackers la nuit simples employés le jour, les teuffers abonnés à la précarité, les prostituées issues de la conquête de l'Est.... Autant d'anomalies qui n'en sont pas, autant de raison de changer le monde. C'est le front social, le vrai.

Notre rôle est de fédérer les Tribus, et construire l'armature intellectuelle, politique et donc CULTURELLE nécessaire à cette fédération.

MATERIALISER LES FRONTIERES ENTRE LES IDEES POUR SORTIR DU CYNISME

L'idéologie, ce sont les idées ; sans idées on a pas de projets, car on ne construit pas des perspectives sur du vent. Les partis institutionnels de la droite à la gauche extrême savent bien ressasser la même ritournelle : « il nous faut des idées neuves » ; mais en même temps ils n'avancent aucune idée, aucune perspective critique, aucun projet. Cela participe au renforcement de l'apathie, au renforcement du sentiment que toutes les politiques se valent, et au désabusement généralisé.

Dans ces conditions il faut oser l'idéologie. Oser l'idéologie, ce n'est pas dire « vive le marxisme » là où les autres prêchent la fin des « grandes théories. » Oser l'idéologie, c'est oser nommer les choses, oser dire que nous voulons sortir du capitalisme pour socialiser les moyens de production, socialiser la distribution, socialiser les services par exemple ... là où les autres osent simplement se dire contre, c'est oser dire clairement ce que l'on veut : des comités partout, et le pouvoir au peuple ! Et ne pas reculer devant le fait de le dire sous prétexte que « cela ne serait pas encore le moment » !!

Oser l'idéologie, c'est aussi soigner particulièrement la culture. Contrairement aux autres partis, nous sommes pour une révolution des superstructures culturelles, administratives, pédagogiques, politiques. La lutte idéologique est en effet indispensable pour liquider l'arrivisme, l'individualisme, le cynisme et l'apathie.

On ne peut pas briser une tradition qui a des centaines et des centaines d'années sans cela.

Oser l'idéologie, c'est oser la culture du peuple par le peuple et pour le peuple, au lieu de se contenter de saupoudrage économique (les aides, les subsides, les allocations) ; c'est affirmer que l'Etat doit avoir une autre fonction sociale et culturelle que celle d'intervention d'urgence pour colmater les catastrophes sociales et empêcher les soulèvements sociaux.

Oser l'idéologie c'est d'abord combattre l'isolement de l'art et de la culture des aspirations et des besoins du peuple et se dire pour un Etat au service des gens.

Oser lutter

Ce que l'on veut nous, par rapport aux autres nous l'exprimons par un programme (voir annexe)

MATERIALIZER LES FRONTIERES ENTRE L'ALTERMONDIALISME CITOYENNISTE ET L'ALTERMONDIALISME DE COMBAT POUR NE PAS SE FAIRE AVOIR UNE FOIS DE PLUS.

Ça fait au moins 20 ans qu'on nous parle de citoyenneté, on nous dit qu'il faut plus de démocratie, mais concrètement qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie surtout qu'il n'y a que le verbiage qui change. Après les années Mitterrand, il fallait autre chose, alors on a pioché dans les vieux documents du PSU des années 1970.

La suite du PSU, l'AREV (alternative rouge et verte), avait d'ailleurs dès les années 1980 le même discours responsable qu'aujourd'hui ATTAC, SUD, AC, etc.

C'est le trip post-mai 68 légaliste, qui prétend que par effet de mode électoraliste, on peut humaniser le capitalisme, développer la « démocratie », qu'on peut donner un visage plus respectable à l'économie de marché voire l'abolir !

C'est au mieux le « PCF » des années « union de la gauche », au pire l'alliance perpétuelle de la carpe et du lapin que veulent les trotskystes depuis 70 ans.

Seulement voilà : la question de la propriété ne se pose pas dans les élections, car le droit à la propriété est un droit de l'homme et que remettre cela en cause c'est être « inconstitutionnel. »

Et parler de plus de démocratie sans remettre en cause l'existence des quartiers riches DANS LA PRATIQUE, c'est de la démagogie, que l'extrême-droite ne se prive pas de faire.

Quand le tronc est pourri, il faut le scier. L'économie de marché est intrinsèquement inégalitaire, foncièrement l'outil de ceux qui ont la propriété donc le pouvoir.

On peut à la limite espérer aménager quelques aspects sociaux d'une politique économique, mais dans le capitalisme on ne peut jamais toucher au fonctionnement général des lois du marché.

Attaquer la pub c'est attaquer l'idéologie du marché, mais pour abolir la pub, il faut abolir la propriété privée.

On peut bien multiplier les réunions d'informations, on peut bien créer des réunions de locataires, des réunions de quartiers, et puis finalement des réunions pour mettre au point des réunions : cela ne change rien à la structure de la société.

Il se peut bien qu'une pétition aboutisse, il se peut bien qu'un point de vue émis par un habitant soit repris par la mairie, mais ce n'est pas ça qui changera les choses en profondeur.

Car la profondeur, c'est le Droit : le droit des masses à vivre dans la dignité et dans des conditions sociales optimum par rapport au développement social.

Le droit à la propriété privée, c'est les gens qui dorment dehors alors qu'autant de logements sont inoccupés.

En Inde (à Mumbai/Bombay), à côté du dernier forum social, il y avait une résistance parallèle : Mumbai resistance,

qui disait clairement : les pays du tiers-monde ne sont pas des pays capitalistes faibles mais des nations opprimées.

Dans les campagnes, c'est le féodalisme, dans les villes, tout le pouvoir est aux monopoles occidentaux, qui font et défont les dictatures.

Il y a eu ainsi deux lignes dans le mouvement altermondialiste : le modèle citoyeniste, avec en tête de file des Susan George ou des Roy Arundhati.

Mais il y a une autre ligne : celle d'un altermondialisme de combat, comme au Népal, en Inde, au Pérou, bref celle que nous défendons ; qui repose sur la volonté de renverser le capitalisme **NON PAS DEMAIN MAIS DES AUJOURD'HUI !**

TOUT, TOUT DE SUITE, A TOUT LE MONDE !



CE QUE NOUS VOULONS : TOUT

Oser lutter

VAINCRE LA FASCISATION ET LE FASCISME

LE FASCISME FRUIT DU CAPITALISME

Il est un fait que tout le monde d'un tant soit peu conscient a été obligé d'admettre avec Le Pen au second tour et la politique de Sarkozy : la fascisation est là.

Toute résistance aux politiques dominantes est réprimée de manière de plus en plus brutale ; des pans entiers de la société sont criminalisés.

Et l'Etat est intelligent, il sait diviser les masses, à coup de faux débats sur des questions démocratiques vraies : le voile, l'école, etc.

La mise en avant de Le Pen comme épouvantail a été un procédé politique bourgeois essentiel. Elle réduit le fascisme à la dictature d'un individu, elle participe à la définition des masses comme une « entité stupide » à la recherche d'un führer.

Car le fascisme n'a rien à voir avec le bonapartisme. Nous ne sommes pas dans le capitalisme du 19^{ème} siècle qui avait besoin parfois d'un homme à poigne pour réorganiser l'Etat selon les vœux de la bourgeoisie.

Cette vision, qui est celle du trotskysme (de Thalheimer à Mandel), veut que le capitalisme réduise la démocratie, permettant à un individu allié à la bourgeoisie de prendre le pouvoir en s'appuyant sur les déclassés.

Cette thèse nie l'importance de la crise capitaliste et de son aspect essentiel : la prolétarianisation de plus en plus large des masses.

Elle nie le rôle des classes moyennes, dont les peurs sociales remplissent justement les rangs de la LCR, des Verts, etc.

De fait, cette thèse est celle représentant les intérêts des classes moyennes.

Et le fascisme ne consiste pas non plus en « de gros cons. »

La mise en avant des fascistes comme de simples opportunistes surfant sur une vague de préjugés populaires est un autre scandale politique.

C'est une vision typique de la social-démocratie, surtout avant les élections, pour justifier le fait qu'il faille « isoler ces gens » de manière urgente, que les vrais débats se feront après.

Le sens de cette analyse est évident : elle ôte tout contexte historique au fascisme, comme si la société capitaliste avait été et resterait éternelle.

Car soit l'on considère que le capitalisme n'est qu'un moment de l'histoire, en partant de la lutte des classes, soit on considère qu'il n'y a pas d'histoire ou que celle-ci est terminée.

Car le fascisme est le produit naturel de la société capitaliste.

Culturellement il est le produit de la décadence complète des valeurs humanistes dans le délire compétitif schizophrénique complet.

Economiquement il est le produit de l'appauvrissement général des masses, de la peur de la prolétarianisation vécue par les classes moyennes, de la transformation en lumpenprolétariat d'une partie importante des masses.

Politiquement il est la volonté de la haute bourgeoisie de militariser la société afin de ne plus avoir d'ennemi intérieur et de se focaliser sur des orientations agressives : exploitation agrandie des néo-colonies, invasion d'autres pays, guerres, etc. Lorsque Le Pen parle, certains protestent. Où sont les protestations lorsque la bourgeoisie impérialiste envoie l'armée française en Haïti, soi-disant pour protéger ses ressortissants ?

Pourtant cette politique agressive est l'expression de la fascisation. Le fascisme, c'est tout le pouvoir aux monopoles, à la bourgeoisie la plus agressive et réactionnaire : la bourgeoisie impérialiste. Celle de Claude Bébéar, patron d'Axa, qui regrettait que « la race blanche est en train de suicider. »

Cela montre d'où viennent les valeurs racistes, d'où elles partent pour s'infiltrer dans les masses et y rester grâce aux valeurs bourgeoises, pour se développer avec les fascistes.

Car la crise amène chaque individu à devoir affronter énormément de choses. La misère, des rapports d'exploitation, d'oppression. Un environnement amical, familial, social se dégradant chaque jour.

Les classes moyennes, qui vivent très mal leur déclassement, sont les premières à soutenir les mouvements

Oser lutter

contre le fascisme et le capital,
légal illégal ça nous est égal !



Oser lutter

33

fascistes, qui prétendent revenir à la situation d' « avant » (avant les grands monopoles, avant « l'immigration », etc.).

Face à la crise, le fascisme joue sur la « communauté nationale », sur une unité au-delà des classes, pour occulter la véritable nature de la crise capitaliste.

Certains fascistes nient l'existence de classes, d'autres au contraire la mettent en avant et affirment qu'elle est une question secondaire (par rapport à la nation française, européenne, etc.)

La véritable nature du fascisme, c'est de briser le communisme dans les masses, en remplaçant toutes les valeurs démocratiques, humanistes, collectives, par des valeurs d'obéissance à des choses suprêmes (la « race », la nation etc.)

Il y a une psychologie de masse du fascisme, car les masses cherchent des solutions (c'est le principe de la lutte des classes) et que si leur mouvement est dévoyé, alors le fascisme triomphe.

LUTTER CONTRE LE CAPITALISME POUR LUTTER CONTRE LE FASCISME

C'est quoi le fascisme ? Un régime qui extermine les juifs et les tziganes ? C'est l'image vers laquelle voudraient nous détourner les fascistes eux mêmes, image « rassurante » car si les Etats n'exterminent pas encore de manière organisée les arabes et les juifs en Europe, c'est sans doute, a contrario, qu'on est en « démocratie. »

Dans ce sens là, les reportages sur la montée de l'extrême droite à la télé, les rétrospectives sur la shoah, les

Oser lutter

caricatures de skins montrées dans les émissions télé renforcent le fascisme au lieu de le réduire.

Mais les fours et les camps de concentration ne sont que l'aboutissement du processus par lequel se développent d'abord de manière conjointe le racisme, le refus de la culture, la frustration des masses, et le développement de l'irrationalité au travers notamment d'un « idéal d'ordre. »



Le fascisme, c'est avant tout le refus de savoir, le rejet de la culture et l'abêtissement des masses. Mais cela, c'est

Oser lutter

précisément ce sur quoi repose le libéralisme, à savoir la frustration des consommateurs, la limitation de la culture aux besoins du marché, et le développement de la voracité de chacun à posséder, donc à posséder contre les autres.

Dans le libéralisme, comme dans le fascisme autrui est plus que suspect !

C'est la même structure, la même base d'organisation économique et sociale et ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, comme ce fut d'ailleurs le cas en Italie et en Allemagne au XXème siècle, il existe une collusion entre la grande Bourgeoisie et les fascistes : tous les fascistes en Europe sont soit en lien avec la Grande bourgeoisie, soit carrément issus de la Grande Bourgeoisie, que ce soit Jörg Haider en Autriche, Silvio Berlusconi en Italie, Aznar en Espagne, Le Pen en en France.



Oser lutter

Voilà les caractéristiques fondamentales du fascisme, voilà le rapport entre le fascisme et le libéralisme, et voilà pourquoi on ne peut pas éradiquer l'un sans éradiquer l'autre. Or, peu voit la réalité, beaucoup ne sont conscient que d'un aspect seulement de l'articulation.

C'est ainsi par exemple, que les anarchistes font colloque sur conférence en pensant qu'il suffit de développer la culture pour faire reculer le fascisme ; les socialistes eux pensent qu'en faisant baisser le taux de frustration des masses populaires on endiguera la montée du fascisme, c'est pourquoi ils n'hésitent pas à afficher des préoccupations sécuritaires dans leurs programmes ; les trotskystes eux passent à côté du lien entre libéralisme et fascisme, luttant contre le racisme pour lutter contre le racisme, ras le front est symptomatique de l'analyse qu'ils ont fait de la situation.

Si on veut faire reculer le fascisme, il faut faire progresser le communisme car la seule théorie révolutionnaire visant à détruire le libéralisme, c'est le marxisme ; c'est la seule à réfuter le libéralisme, à réfuter l'économie de marché et par voie de conséquence c'est la seule à même de battre les fascistes qui sont en train de prendre le pouvoir en europe.

**WE ARE THE
POWER**



**POP
WAR**

Toute recherche de troisième voie, c'est à dire toute tentative d'aménagement du capitalisme est non seulement vouée à l'échec, mais contribue directement à l'essor du fascisme.

Par delà cette question, plus que jamais, il faut mettre l'accent sur la culture et ce, afin de répondre symétriquement à l'impérieux besoin d'ouverture intellectuelle, de savoir, d'éducation que réclame le communisme et qui doit guider le peuple. Toute autre ligne est erronée, que ce soit le populisme ou à l'inverse l'intellectualisme, qui sont deux formes de refus du partage du savoir, et deux formes de contribution au fascisme.

Le rôle des Tribus modernes est essentiel, elles sont le rempart contre l'appauvrissement culturel véhiculé conjointement par le capitalisme et le fascisme.

Oser lutter

PROGRAMME POUR TOUT UN CHACUN

1. Former des petits groupes de discussion stables avec deux-trois personnes (maximum 4-5.) Parler de l'actualité des luttes de classe, des expériences historiques des luttes de masse (la Russie, la Chine, et au-delà : ICI)
2. Passer à l'action avec son petit groupe (des gens que l'on connaît et à qui l'on fait confiance) lors d'une action discutée au préalable : soit dans un cadre général (anti-pub...) soit tout seul (agit-prop : pour la révolution !)
3. Rester groupés, rester fermés. Ne se relier qu'aux gens et groupes dont on est sûr (humainement et politiquement : pas de flics, pas de lâcheurs.) Le poing fermé, les mains ouvertes.
4. Aider d'autres groupes à se former. Leur montrer sa propre expérience, donner et recevoir. Pratiquer le communisme de manière de plus en plus large. Ne pas y arriver. De nouveau ne pas y arriver. Puis y arriver.

